



HAL
open science

Quelle démission des sciences sociales ?

Jean-Pierre Durand

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Durand. Quelle démission des sciences sociales?. L'Homme et la Société, 1990, 95-96.
hal-04563500

HAL Id: hal-04563500

<https://hal.science/hal-04563500>

Submitted on 29 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quelle démission ?

par Jean-Pierre Durand*

paru dans *L'homme et la société*, n° 95-96, 1990/1-2

Le titre de ce double numéro parle de lui-même : *Mission et Démission des Sciences sociales*. Et il est plaisant de l'offrir au lecteur, au moment où le grand chambardement à l'Est s'oppose point à point à la magistrale autosatisfaction qui traverse l'Ouest.

Chacun peut s'accorder sur la démission des sciences sociales. On y reviendra. Mais comment définir leur mission ? Bien sûr, les sciences sociales ont pour objectif de découvrir le caché, de *dé-voiler* ; elles montrent les significations ; elles mettent à jour le *sens* de telle organisation, croyance, rapport social ou pouvoir. La mission première des sciences sociales est d'être *critique*. Mais cette critique n'est pas dénonciation par rapport à une norme idéale ; on l'a cru trop longtemps. Les sciences sociales ne peuvent être normatives sous peine d'auto-destruction. En effet tout établissement de norme a pour conséquence de tuer la critique : car, ou bien la norme est atteinte et la critique n'a pas lieu d'être, ou, plus vraisemblablement, l'écart entre la réalité et la norme est camouflé par les pouvoirs qui font taire la critique.

CRITIQUE ET VISIBILITÉ

Loin de toute normativité, les sciences sociales sont à la fois *connaissance* et *action*. *En accouchant du sens caché, en connaissant, les sciences sociales proposent de nouveaux possibles*. Et c'est là le cœur de leur mission, à travers leur fonction critique : ouvrir des possibles que la production sociale et la routine cachaient. A partir d'ici les questions fusent sans trouver de réponses absolues. Quels rapports les sciences sociales peuvent-elles entretenir avec les forces sociales - organisées ou non ? Jusqu'où l'intellectuel critique peut-il conserver sa fonction critique dans ses rapports aux mouvements- ou à l'ordre- sociaux ? Si les sciences sociales continuent de recourir à la raison, comment perpétuer la fonction critique sans courir le risque de la normativité qui est l'aboutissement logique de l'usage de la raison dans les sciences. Il y a là un profond paradoxe entre le recours à la raison pour découvrir, connaître, savoir le sens caché des choses et les règles qui régissent le social d'une part et l'ouverture des possibles, le dire des changements souhaitables d'autre part.

Car - et c'est l'autre questionnement - peut-on disjoindre sciences sociales et morales ? Peut-on écarter la morale des préoccupations du scientifique ? La fonction critique qui découvre ce qui est caché pour ouvrir des possibles peut-elle se détacher des présupposés sociaux inscrits dans l'acteur scientifique ? Il ne nous le semble pas. C'est pourquoi toutes les réorganisations des discours qui taisent exclusion sociale, les inégalités et leurs fondements ressemblent fort à

* Professeur de Sociologie, Université de Rouen et Université d'Évry

des démissions.

Cette démission - provisoire ? - des sciences sociales et de la plupart des intellectuels s'explique bien sûr par les grands désenchantements de la décennie passée avec la mise en cause radicale du rôle de la raison dans l'histoire, opérée par les tenants du post-modernisme. Mais cette démission tient tout aussi largement au rôle des médias dans la carrière des intellectuels. L'intellectuel écouté est celui qui est connu sans être reconnu : l'outil de cette visibilité est l'ensemble des grands médias (magazines, télévision, radio...) devant lesquels les revues scientifiques font piètre figure. En conséquence, l'intellectuel désireux l'être entendu organise sa *visibilité*. Et celle-ci ne peut avoir lieu que dans les limites de l'acceptable : ou bien il réorganise dans de nouvelles formes (et/ou paradigmes) les connaissances acquises, ou bien les idées neuves ne doivent pas choquer *l'establishment*, c'est-à-dire remettre en cause les fondements des logiques sociales et de l'ordre présent. C'est ce qu'a parfaitement démontré William Ossipow dans son article « Oligopolisation de l'idéologie et localisation optimale »¹ : en parlant de *standardisation à long terme* du discours idéologique, il situe l'importance de la *place médiane* de celui-ci pour être entendu entre des pôles extrémistes qui, eux, ne le sont pas. Et il ajoute : « c'est le libéralisme politique lui-même qui a joué le rôle d'idéologie barométrique, indiquant aux autres idéologies le passage obligé de leurs discours ». On peut en dire tout autant des discours dans les sciences sociales qui doivent se mesurer aujourd'hui à l'aune du libéralisme pour être acceptables.

En France, cette situation se complique à travers le développement du *consensus* depuis près d'une décennie : aucune politique n'a jamais eu l'effet soporifique qu'a celle du pouvoir présent sur la production intellectuelle. L'ouvrage de Thomas Ferenczi sur la *Défense du consensus* en est la meilleure illustration. Mais comme l'écrit *Libération*, « Le consensus est synonyme de compromis : là se trouve l'ambiguïté de l'analyse de Thomas Ferenczi. Si le consensus n'est rien d'autre que le compromis, alors pourquoi ne pas l'appeler « social-démocratie », puisque celui-là est au cœur de celle-ci »². On peut aller encore plus loin, car le compromis social est aussi la voie royale pour le développement du libéralisme. Alors la social-démocratie constitue la meilleure couverture au libéralisme. La boucle est fermée : le consensus est la règle qui domine les rapports sociaux (le compromis) dans le libéralisme. Ce qui réduit d'autant l'amplitude de l'espace médian d'expression dont parlait Ossipow. Ou bien la critique est radicale, se situe hors de cet espace et n'est pas entendue (donc de moins en moins diffusée et n'est alors plus émise). Ou bien c'est une *soft* critique qui, de fait, a perdu sa pertinence critique en présentant de vieilles lunes sous de nouveaux habits.

Une autre issue au dilemme est le changement de terrain : pour éviter le glissement critique il suffit de quitter le lieu des enjeux pour se rabattre sur celui, plus édulcoré, des images diverses du social.

LES REPRÉSENTATIONS AU ZÉNITH

Les travaux publiés dans les sciences sociales portent de plus en plus sur les *représentations* ou

¹ In Gérard Duprat (dir.), *Analyse de l'idéologie*, Paris, Éditions Galilée, 1980.

² *Libération*, vendredi 12 janvier 1990

sur le *symbolique*. Tout se passe comme si des pans entiers de l'édifice social n'avaient plus cours, étaient rayés de l'existant. Phénomène de mode ? Désertion des intellectuels ? Contrainte d'une société médiatisée ?

Les publications s'intéressent prioritairement aux représentations ; ce fut le cas avec celles qui ont accompagné le bi-centenaire de la Révolution ; c'est aussi vrai dans l'entreprise où l'on passe essentiellement des questions de l'organisation et de la gestion à celle de la « culture d'entreprise ». La réalité des rapports sociaux, l'existence de groupes sociaux, le contenu des pratiques disparaissent peu à peu au seul profit des représentations que les uns et les autres en ont. Le réel passe à la trappe pour que ne survivent que les images de celui-ci. Lesquelles deviennent bientôt plus vraies que le réel lui-même.

Il ne s'agit pas de nier l'importance de ces représentations et du fait qu'elles sont elles-mêmes constitutives de la réalité, y compris de la réalité des rapports sociaux. Mais on peut quand même s'étonner qu'elles soient devenues les seuls objets traités par les sciences sociales. Comme si les groupes sociaux se constituaient seulement à travers les représentations qu'ils ont les uns des autres, en dehors de tout rapport à l'histoire, aux institutions et à leur place dans le système de production et d'échange des marchandises et du capital.

Évidemment, remettre en cause le monopole de la représentation et du symbolique n'est pas chose aisée. L'iconoclasme est acceptable à condition qu'il reste dans les limites polies du consensus dominant. Pourtant, sauf à chausser les lunettes de tous les pouvoirs (politiques, médiatiques, mandarinaux, etc.), on ne peut que constater combien les intellectuels ont majoritairement démissionné du terrain réel pour se réfugier dans les *seules images de ce réel*, ce qui est une manière comme une autre de trier ce que l'on accepte de voir en passant le reste pour pertes et profits.

Dit autrement, on est passé de la logomachie - à laquelle nombre d'entre nous avons participé - sur le tiers monde, l'exploitation capitaliste, l'inégalité entre les sexes, l'immigration, etc., à une nouvelle logomachie sur la *post-modernité*. Comme si toutes les questions traitées dans les années 1960-70 avaient miraculeusement trouvé leurs solutions. La faillite du socialisme de Staline ne signifie pas que le libéralisme soit devenu la panacée. Ni qu'il soit synonyme de *fin de l'histoire* comme l'a écrit Francis Fukuyama³. Bien au contraire, selon Robert Maggiori, « une telle spéculation n'est pas seulement vaine: elle est dangereuse, au sens où elle laisse entendre que le triomphe de la démocratie libérale met fin aux tâches et aux responsabilités de ceux qui pensent que la démocratie n'est démocratie que si elle est une perpétuelle conquête »⁴.

En effet, on peut s'étonner que la thèse de la fin de l'histoire puisse aujourd'hui faire encore fortune après l'historicisme des fameuses lignes du *Manifeste du Parti communiste* de 1848. A moins que ce ne soit le nouvel avatar de l'ethno-centrisme américain⁵ à travers une remise en selle du vieux rêve consensuel pour une société sans histoire. Mais quel intellectuel peut avoir perdu à ce point tout sens critique ?

L'indigence théorique du marxisme institutionnel face aux questions liées aux

³ « La fin de l'histoire ? », *Commentaire*, n° 47, automne 1989.

⁴ « L'autolimitation », *Libération*, lundi 23 octobre 1989

⁵ Le même Fukuyama n'affirme-t-il pas qu'« il faut un engagement américain pour que la démocratie avance dans le monde » (interview à *Libération*).

représentations, aux individus, à la psychologie, mais aussi à l'idéologie ne devrait pas conduire les intellectuels à bannir de leurs préoccupations tout le champ social, économique et historique qu'il a occupé. Sa faillite à l'Est n'implique pas aussi facilement la faillite de Marx dans la critique des principes toujours actifs du capitalisme. Le marxisme peut-il encore échapper à la gangue historiciste, mécaniste et déterministe que lui ont construite ses épigones en un siècle ? Ce n'est pas en jouant à cache-cache avec son vocabulaire, c'est-à-dire en lui substituant un vocabulaire plus *soft*, que l'on pourra perpétuer la dimension critique des sciences sociales et du travail des intellectuels. Peut-on, en remplaçant *impérialisme* ou *exploitation capitaliste* par *modernité-monde*, rendre compte de la même manière des procédures d'auto-destruction de la planète⁶?

La question posée devient celle du rapport entre le privilège accordé aux *représentations* et le *consensus* social imposé depuis une décennie à nos sociétés hautement industrialisées que certains ont pris pour la fin de l'histoire. A ce binôme, on se doit d'ajouter l'*individualisme* qui fait le lien entre les deux premiers éléments. L'histoire des idées - au sens d'histoire des paradigmes scientifiques, mais aussi des idéologies car les deux entretiennent une certaine osmose - est celle d'un mouvement perpétuel de pendule entre consensus et conflits, analyse du symbolique et privilège accordé aux situations, paradigmes individualistes et paradigmes dits holistes. Il est d'ailleurs étrange et paradoxal que les seconds termes des couples (conflits, situations et holisme) occupent le terrain scientifique et social durant les phases d'expansion économique et que les premiers (consensus, symbolique et individualisme) soient le fait des périodes de crise économique et/ou sociale : chômage, société duale, exclus sociaux, nouveaux pauvres aujourd'hui.

Le retour du paradigme individualiste (individualisme méthodologique, conventionnalisme...) se fait au cœur de l'ère narcissique (Christopher Lasch, Gilles Lipovetski) et de la société tribale (Michel Maffesoli). C'est l'époque du vide, de la peur, du recroquevillement sur soi, de la perte de sens ; c'est aussi la fin des aspirations et la fin de *l'innovation sociale*. Le centre des préoccupations est la re-présentation de soi. Y a-t-il un rapport entre cette nouvelle misère intellectuelle et affective, ce nouveau désenchantement et la prégnance des représentations comme objet scientifique ? Ou bien encore, comment situer l'entrée dans la société informationnelle, chaque jour un peu plus dominée par l'immatériel, et la fin du sens avec cette dominance croissante de l'objet représentation ?

L'immatériel et le virtuel⁷ ne participent-ils pas à leur façon au consensus ? Ne sont-ils pas les voies royales vers une société à histoire lente, rêve de tous les pouvoirs ?

Que les intellectuels ne perçoivent pas la phase individualiste-consensuelle-de-représentation qu'ils contribuent à constituer, comme un moment du mouvement pendulaire n'est pas paradoxal. Leur aveuglement anhistorique correspond à leur narcissisme : plus proches du/des pouvoirs) qu'ils ne l'ont jamais été depuis des décennies ils ont perdu toute créativité. La dominance des représentations fait partie de cet arsenal consensuel qui émousse la critique.

Si le passé récent des sciences sociales a péché par négligence quant au traitement des

⁶ Cf. Jean Chesneaux, *Modernité-monde*, Paris, La Découverte, 1989.

⁷ Au sens de l'objet virtuel dans les technologies de l'information.

représentations, rien ne justifie l'excès inverse. C'est pourquoi une approche réfléchie des phénomènes sociaux ne peut porter que sur leur totalité en traitant à la fois les représentations et les situations, les unes et les autres s'influencent mutuellement. Leur disjonction conduit à leur atrophie respective. Au lieu de les traiter en objets séparés il est souhaitable de les aborder de façon explosive⁸ c'est-à-dire de tenir compte de leurs liens intrinsèques. Autrement dit, le travail sur le *contenu de la relation* entre les deux termes des couples déjà énoncés, et en particulier entre représentations et situations prime sur l'analyse de chacun des pôles. Car c'est en ce lieu que l'on rencontre les processus de production des uns par les autres et leurs influences réciproques. C'est aussi là que résident les éléments de réponse au pourquoi d'une telle prégnance des représentations parmi les centres d'intérêt des intellectuels de cette fin de siècle. Qui a peur du signifié ? Qui préfère la dure réalité des choses aux doux éthers des idées ?

UNE ENTREPRISE DE LONGUE HALEINE

La mise en chantier de ce numéro spécial nous a valu quelques surprises qui méritent d'être méditées. En particulier, les ébauches d'articles que nous avons demandées à un large cercle d'auteurs empruntaient presque toutes le même plan: un regret devant l'état actuel des sciences sociales, et des critiques de cette situation avec des propositions fortement inspirées des années 1965-80. Tout se passe comme si les intellectuels rencontraient des difficultés à prendre la mesure des changements sociaux, économiques et intellectuels qui ont marqué les années 80 (nous ne parlons pas des révolutions en Europe de l'Est qui sont trop récentes). Cette *fin de l'histoire* promise par Fukuyama est l'une des réponses fortes aux questions posées. Il est urgent d'en construire d'autres car l'on ne saurait se satisfaire de la guimauve théorique que l'on nous propose trop souvent.

Satisfaits ou non, il nous faut bien reconnaître que *toutes* les certitudes se sont évanouies. A gauche bien sûr mais à droite aussi : si le libéralisme perdure, les certitudes liées à l'expansion des Trente Glorieuses ne sont plus de mise. Ni sur l'État, ni en économie. Pourtant on ne saurait naviguer à vue, sans sens. La *quête du sens*⁹ ne peut être ignorée. Autrement dit le tournant du siècle est aussi un grand chantier : tout semble à reconstruire ; non seulement les valeurs, mais aussi comme nous l'avons vu les paradigmes de la connaissance du social.

Autant dire que ce numéro ne répond pas à la totalité de la question ! Il n'est qu'une étape dans cette réflexion : il balise en posant les critiques de ce qui est. La construction de paradigmes nouveaux est renvoyée à plus tard. Ne perdons pas haleine.

⁸ Cf. Jean-Pierre Durand et Robert Weil, *Sociologie contemporaine*, Paris, Éditions Vigot, 1989, chapitre 9.

⁹ Sous-titre de l'ouvrage d'André Gorz, *Métamorphose du Travail*, Paris, Galilée, 1988.